Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 57 (1919)
Heft: 7

Artikel: Nouveaux abonnés
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-214517

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 14.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

regard de la conscience, de grandes et de petites choses, de grands et de petits devoirs. C'est un beau type d'optimiste éclairé, croyant pieusement à l'avenir du monde. Il apportera au Congrès les aspirations les plus hautes et les plus belles espérances. Le président des Etats-Unis a su choisir son collaborateur, son pays a en lui un représentant d'une autorité incontestable, les petits peuples peuvent compter, nous le croyons, et sur sa conscience et sur son esprit de justice. — E. Hy.

Feuilleton du CONTEUR VAUDOIS

Du Jorat à la Cannebière

PAR O. BADEL

VIII

Le soir, à Marseille.

Notre président et l'appareilleur ne tardent pas à être frôlés par les doigts agiles de l'honorable confrérie des tire-laine et pick-pockets de la cité phocéenne. Grâce aux recommandations données au départ, les poches sont vierges de porte-monnaie et messieurs les filous en sont pour leurs frais; ils ne peuvent attraper que les mouchoirs de poche de leurs victimes. Le président s'aperçoit de la chose à temps et pousse une exclamation qui fait fuir le voleur et épouvante tout le monde. L'appareilleur décide de poser dorénavant un cadenas sur chacune de ses poches.

Le long des rues, sur les portes des cafés, dans les *W.-C.* même, des ramasseurs de « mégots » sont en chasse. Poursuivis par la police qui interdit, avec raison, ce sale commerce, ils ont des ruses d'Apaches pour tromper la vigilance des agents. Pour qu'on ne les voie pas se baisser, ils ont soin d'ajuster une pointe de fer à leur talon et piquent, sans en avoir l'air, les bouts de cigares qui traînent à terre. En levant un peu le pied en arrière, tout en marchant, ils saisissent le mégot sans se faire remarquer. Tout ce tabac dégoûtant et nauséabond est vendu autour du vieux port à des soldats, à des matelots, qui le fument ou le chiquent sans se préoccuper de sa provenance.

Pendant notre exploration à travers les rues, le sergent, qui s'est déjà rendu célèbre à Genève, a conduit son escouade à un spectacle. Toujours soucieux de l'alimentation de sa troupe, il se présente au contrôle avec un litre de vin rouge sous chaque bras. Arrêté par le gardien, qui n'a encore jamais vu chose pareille, notre sergent s'entête et ne veut pas lâcher ses litres; l'autre est inflexible. A la fin, une transaction intervient et nos deux gaillards boivent les litres sur la porte : il paraît que le vin « en cruche » peut entrer sans difficulté! Mais cette altercation a rendu le sergent susceptible. S'apercevant que le programme du spectacle n'est pas suivi à la lettre, il appelle une ouvreuse et lui adresse de vifs reproches. « Madame, lui dit-il, indigné, nous protestons énergiquement et nous allons réclamer le remboursement de nos billets, il n'y a pas d'erreur! » Rire général, qui taille à notre sergent un nouveau succès.

A la Cannebière.

L'aube trouve notre monde debout, impatient d'admirer les beautés de Marseille. Le déjeuner lestement enlevé, nous sommes harcelés par une nuée de petits gosses qui se traînent sournoisement sous les tables pour nous cirer les souliers, de gré ou de force. C'est une véritable persécution. Toute la journée, nous serons poursuivis par ces moutards efféminés. A peine assis sur la terrasse d'un café, nous les voyons galoper à quatre pattes sous les tables en hurlant leur sempiternelle rengaîne : « Cira, moussu! » puis s'emparer de nos jambes sans qu'il soit possible de nous débarrasser de cette vermine, à moins de renverser les tables et de faire de la casse.

Une surprise nous est réservée en quittant l'hôtel. Dans un kiosque, nous achetons tous un numéro du *Petit Marseillais*, le plus grand journal du Midi. A notre vive surprise, nous y lisons un entrefilet relatant notre arrivée, avec l'exagération habituelle du pays. Un reporter, se trouvant à la gare à notre arrivée et ayant couru aux informations en voyant nos casquettes, annonce sans sourciller aux lecteurs que « la Société chorale de Tuayre-Ville, forte de 50 exécutants (!), l'une des plus réputées de la Suisse (!!), venant de Nice et de Toulon, honorait Marseille de sa visite et rentrait le lendemain par la voie de Lyon. » Zim! boum! Coups de grosse caisse et de tam-tam pour dévoiler notre incognito. Toute la journée, nous serons interpellés. Nos casquettes vont nous procurer à ous les coins de rue, dans les trams, dans les cafés, partout, de nombreuses interviews.

Nous débutons par la Cannebière, assez calme à ces heures matinales. A son aise, chacun peut admirer cette magnifique avenue et la vue qui s'étend sur tout le Vieux-Port. Sachant que le seul moyen de choquer les Marseillais est de leur demander où se trouve la Cannebière quand on est au milieu ou de quel côté est la mer, qui nous crève les yeux au bout de la rue, un farceur envoie un des plus naïfs de la bande se renseigner auprès des passants. L'un d'eux pique une violente colère et lui adresse une bordée d'injures.

La Bourse, superbe construction, ornée de sculptures, termine la rue près de la mer. Sa vue nous rappelle cette plaisante définition : « La bourse avec un petit *b* sert à conserver l'argent; avec un grand *B* elle sert à le prendre. »

Les fruits de la mer.

Le Vieux-Port est un golfe étroit et allongé qui s'avance comme un gigantesque doigt au milieu de la ville. Sur les côtés s'étendent d'interminables quais le long desquels on ne voit que navires à vapeur, grands voiliers, trois-mâts, yachts de plaisance, balancelles, mouches à vapeur et à benzine, yoles, barques de pêche et bateaux de tout genre. Serrées les unes contre les autres, ces embarcations recouvrent le Vieux-Port d'un immense plancher, sur lequel se dresse une forêt de mâts. Par dessus, à une très grande hauteur, pour permettre le passage aux voiliers, s'élance d'une rive à l'autre le tablier métallique du pont transbordeur. Cette fois, c'est la marine de commerce et de pêche, au lieu du spectacle guerrier de Toulon.

Une odeur nauséabonde s'élève de partout. Des détritus flottent sur une eau noire et puante, dans laquelle des pêcheurs lavent des poissons ou des moules. Il faut avoir diablement d'appétit pour déguster ces bêtes toutes crues, comme le font, sous nos yeux, les gens du peuple et les soldats. Croyant nous en donner l'envie, on nous fourre sous le nez des huîtres ouvertes, ressemblant à s'y méprendre à des crachats. Pouah! Une femme, sale comme un peigne, nous présente des oursins, des « patates » ou « pommes de terre » de mer, comme elle les appelle, ayant la forme d'un « pivot » de châtaigne avec ses piquants ou d'un hérisson enroulé, et dont l'intérieur a plutôt l'aspect d'un œuf pourri. Nous ne poussons pas la curiosité jusqu'à les flairer.

Deux des nôtres cependant veulent tâter de ces mets inconnus sur les bords enchanteurs de la Tuayre. Ils s'attellent, pleins de courage, à une douzaine de moules, et les avalent comme une purge, en fermant les yeux. Ils les trouvent bonnes, probablement par forfanterie; mais, arrivé à la huitième, l'un d'eux demande avec intérêt à l'autre s'il ne s'aperçoit de rien. « Il me semble qu'elles remuent dans la panse! » répond-il, subitement dégoûté et blanc comme un linge. Inutile de presser nos deux gaillards à continuer leur repas, malgré les éloquentes sollicitations du marchand de marée.

Dans la foule qui remplit les quais, nous croisons de braves bourgeois qui viennent de faire leurs emplettes. Ils portent, soit dans les poches, soit à la main, et enveloppé de papier, une langouste ou un homard bien vivant, qui agite d'une façon comique ses antennes et ses formidables pinces.

Nos pas nous conduisent au marché au poisson. La criée vient d'être faite. Les hôtels ont fait leur choix et de nombreux paniers s'alignent sur l'asphalte. Un coup d'œil jeté là-dedans nous fait juger de la variété des poissons pêchés dans la Méditerranée. Il y en a de toutes les tailles et de toutes les formes, depuis l'énorme thon jusqu'à la minuscule sardine. Dans un panier plein de varech gît une masse gélatineuse, un paquet de lanières humides et sales. Ce sont des poulpes ou pieuvres. Quoique moins grandes que celles dont Victor Hugo fait la dramatique description dans *Les travailleurs de la mer* et incapables de s'emparer d'un homme, nous distinguons fort bien leurs dangereuses ventouses. Il paraît qu'on utilise ces horribles bêtes pour faire une sorte de potage. Il faut avoir bon appétit, et nous avouons préférer de beaucoup une boucle de saucisse au foie de Moudon ou une tranche de jambon de Tuayre-Ville.

(A suivre.)

HIÉROGLYPHES MÉDICAUX

Un chroniqueur parisien, Sergines, écrit avec beaucoup de raison ceci :

« Il est hors de doute que deux classes de la société possèdent au plus haut degré l'art de tracer des hiéroglyphes et de les baptiser du nom fallacieux d'écriture courante : ce sont les notaires et les médecins. (On pourrait ajouter les pasteurs. — *Réd.)*

» Pour les premiers, passe encore; ils ont des avoués et des clercs qui pâlissent sur leurs grimoires et les mettent au net. Quant aux seconds, leur douteuse calligraphie peut-être la cause de regrettables incidents, aujourd'hui surtout qu'ils sont surmenés. Appelés au chevet de nombreux malades, ils griffonnent en hâte leurs ordonnances.

» Mettez un porte-plume entre les pattes d'un chat capricieux, glissez à sa portée une feuille blanche, laissez-le errer à sa fantaisie et vous aurez une imitation exacte de l'écriture de plusieurs des honorables membres de la Faculté. Le plus surprenant, c'est que ces textes confus n'embarrassent jamais les pharmaciens. De mémoire d'homme on n'a jamais vu l'un d'eux repousser une ordonnance sous aucun prétexte. Quand bien même elle serait écrite en aryen, ils la considèrent gravement, et forts des secrets révélés par leur traduction instantanée ouvrent des tiroirs, pèsent des liquides et des poudres à l'aide de poids minuscules, font de mystérieux et délicats mélanges, collent sur la boîte ou le flacon recélant la mixture une étiquette impressionnante avec le mode d'emploi et, assurant leurs lunettes sur la racine de leur nez savant, remettent au client la panacée qui doit guérir le malade.

» En principe, les drogues étant sagement inoffensives, personne ne s'en porte plus mal. Mais tout de même, si les docteurs pouvaient arriver à écrire lisiblement, qu'elle sécurité pour ceux qui sont harponnés par la maladie!

» Quel ingénieux artisan inventera pour les médecins qui la mettraient dans leur trousse l'indispensable et portative machine à écrire?...»

Histoire de l'art. — Mardi 18 février, au Palais de Rumine (salle Tissot), à 5 heures après-midi, troisième séance, avec projections, de M. Raphaël Lugeon. En voici le programme :

Le triomphe des formules classiques et le beau idéal dans la sculpture du Premier Empire. — Chaudet, Rolland. — Les classiques de la Restauration et de la Monarchie de Juillet. — Bosio et Pradier. — Les romantiques et les grands novateurs. — Rude et l'Arc de triomphe; Barye et la sculpture animalière. — David d'Angers.

Nouveaux abonnés. — *Vaudois de Berne :* MM. Henri Delédevant, Philosophenweg, 35, Berne. — Auguste Gallay, Drosselweg, 27, Berne. (à la recommandation de MM. Marc Henrioud, Albert Guignard et Charles Meystre). — Porchet, inspecteur scolaire, à Lausanne. — Ch. Petitpierre, Lausanne, (procuré par M. Ch. Troyon, professeur). — David Schœpfer, Fribourg (procuré par M. P. Bovet).

Grand-Théâtre. — Ce soir, samedi, spectacle classique : *Le malade imaginaire*, de Molière; *La farce de Maître Pathelin.* — Demain, dimanche, *Le tour du monde d'un enfant de Paris*, pièce à grand spectacle en 11 tableaux.

Jeudi, 20 février, *Monsieur Beverley*, le grand succès.

Kefol NEVRALGIE MIGRAINE BOITE 20 POUDRES Fr 1.80 TOUTES PHARMACIES

Julien Monnet, éditeur responsable.

Rédaction : Julien Monnet et Victor Favrat

LAUSANNE. — IMPRIMERIE ALBERT DUPUIS